

fût-il là pour me le commander ; que Dieu me garde d'obéir à des ordres semblables.

Le sang monta au visage du brigadier ; se lançant sur le prêtre, il le secoua par le bras, en lui criant :

— Moine, raconte-moi tout ou je te fusille !

Le Père Marielux répondit avec une sérénité vraiment évangélique :

— Si Dieu veut mon martyre, que sa sainte volonté soit faite. Un ministre de l'autel ne peut rien révéler à qui que ce soit.

— Ne parleras-tu donc pas, reprit Rodil, ô moine traître à ton roi, à ton drapeau, à ton supérieur ?

— Je suis fidèle à mon roi et à mon drapeau autant qu'aucun autre, ajouta le prêtre ; mais personne n'a le droit d'exiger que je sois traître à Dieu... il m'est défendu de vous obéir.

Rodil, sans plus tarder, ouvrit la porte et cria : Holà ! capitaine Iturralde, amenez ici quatre *Budingas* avec les fusils chargés. Et les quatre *Budingas* se présentèrent immédiatement.

Dans l'habitation où se passait cette terrible scène, il y avait plusieurs grandes caisses, parmi lesquelles une mesurant environ deux mètres.

— A genoux, moine, rugit la bête féroce de la Castille. Et le prêtre, comme s'il pressentait que la caisse dût servir à sa sépulture, s'agenouilla auprès d'elle.

— En joue ! commanda Rodil, se tournant vers la victime, d'une voix impérieuse ;

— Pour la dernière fois, dit-il, au nom du roi, je vous intime l'ordre de faire des révélations.

— Au nom de Dieu, je refuse de parler, répondit le religieux d'un accent faible mais calme.

— Feu ! cria alors Rodil ; le P. Pierre Marielux, illustre martyr de la religion et du devoir, tomba la poitrine percée par les balles.

(Traduit du *Corriere delle Alpi*.)

